

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
Session 2014

FRANÇAIS
(Toutes séries)

Durée : 4 heures

Coefficient : 2

Epreuve anticipée

Note aux candidats :

Vous lirez soigneusement les quatre textes ci-joints.
Vous répondrez ensuite aux deux questions et enfin, vous choisirez l'un des trois travaux d'écriture proposés.
Toutes vos réponses devront être rédigées et organisées.

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé

Dès que ce sujet vous sera remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 7 pages numérotées de 1/7 à 7/7.

OBJET d'ÉTUDE :

La question de l'homme dans les genres de l'argumentation
du XVI^e siècle à nos jours.

CORPUS :

Texte 1 : Montesquieu, *Lettres persanes*, Lettre 99, 1721.

Texte 2 : Diderot, *Regrets sur ma vieille robe de Chambre ou Avis à ceux qui ont plus de goût
que de fortune*, 1769.

Texte 3 : Honoré de Balzac, *Physiologie de la toilette*, 1830.

Texte 4 : Louis Guilloux, *Le Sang noir*, 1935.

L'auteur imagine une correspondance au XVIII^e siècle, entre deux Persans qui observent Paris et ses habitants. Ils évoquent, avec un regard neuf et naïf, les mœurs et coutumes des Parisiens, non sans ironie...

RICA À RHEDI, À VENISE

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. Mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

- 5 Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

- 10 Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger ; il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

- 15 Quelquefois, les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place : les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches,² et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avaient de la taille et des dents ; aujourd'hui, il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

- 25 Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le Prince imprime le caractère de son esprit à la Cour ; la Cour, à la Ville ; la Ville, aux provinces. L'âme du souverain est un moule³ qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la Lune de Saphar. 1717.

1. Asservies : soumises.

2. Mouches : petites rondelles de tissu noir que les dames se collaient sur le visage par coquetterie.

3. Moule : modèle type.

Texte 2 : Diderot, *Regrets sur ma vieille robe de Chambre ou Avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune*, 1769.

Catherine II ayant offert à Diderot une somptueuse robe de chambre écarlate, l'écrivain s'est débarrassé de l'ancienne et le regrette amèrement !

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi, j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance¹ ne se prêtât. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaissie refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ses longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant, on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle [...]

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles² qui m'entouraient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes³ enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie ; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence⁴ la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

1. Sa complaisance : désir d'être agréable, aimable.

2. Guenilles : vêtements sales et en lambeaux.

3. Estampes : images imprimées.

4. Indigence : grande pauvreté, misère.

Texte 3 : Honoré de Balzac, *Physiologie de la toilette*, 1830.

- Sous l'Ancien Régime, chaque classe de la société avait son costume : on reconnaissait à l'habit le seigneur, le bourgeois, l'artisan. Alors, la cravate (si l'on peut donner ce nom au col de mousseline et au morceau de dentelle dont nos pères enveloppaient leur cou) n'était rien qu'un vêtement nécessaire, d'étoffe plus ou moins riche, mais sans considération, comme sans importance personnelle. Enfin les Français devinrent tous égaux dans leurs droits, et aussi dans leur toilette, et la différence dans l'étoffe ou la coupe des habits ne distingua plus les conditions. Comment alors se reconnaître au milieu de cette uniformité ? Par quel signe extérieur distinguer le rang de chaque individu ? Dès lors était réservée à la cravate une destinée nouvelle : de ce jour, elle est née à la vie publique, elle a acquis une importance sociale ; car elle fut appelée à rétablir les nuances entièrement effacées dans la toilette, elle devint le critérium auquel on reconnaîtrait l'homme comme il faut et l'homme sans éducation. [...]
- [...] Tant vaut l'homme, tant vaut la cravate. Et, à vrai dire, la cravate, c'est l'homme ; c'est par elle que l'homme se révèle et se manifeste.
- [...]
- Car la cravate ne vit que d'originalité et de naïveté ; l'imitation, l'assujettissement aux règles la décolorent, la glacent, la tuent. Ce n'est ni par étude ni par travail qu'on arrive à bien ; c'est spontanément, c'est d'instinct, d'inspiration que se met la cravate. Une cravate bien mise, c'est un de ces traits de génie qui se sentent, s'admirent, mais ne s'analysent ni ne s'enseignent. Aussi, j'ose le dire avec toute la force de la conviction, la cravate est romantique dans son essence ; du jour où elle subira des règles générales, des principes fixes, elle aura cessé d'exister.

Texte 4 : Louis Guilloux, *Le Sang noir*, 1935.

L'histoire se déroule en 1917 dans une ville de province où enseigne Cripure, un professeur de philosophie moqué par ses élèves, notamment en raison de la taille de ses pieds.

Peut-être une fois de plus parlaient-ils de ses pieds légendaires ?

Un jour, bien avant la guerre, un cirque était arrivé en ville, avec un géant. Or, les souliers du géant n'étaient rien en comparaison de ceux de Cripure, chacun avait pu s'en rendre compte, le directeur du cirque ayant fait exposer les souliers du géant dans la vitrine du plus grand bottier de la ville – qui était celui de Cripure précisément.

Quand on lui avait apporté ces souliers, le bottier s'était moqué. Au directeur du cirque, incrédule, il avait affirmé : « J'ai mieux que cela ! » Et courant à son atelier il en était revenu avec les souliers de Cripure que Maïa¹ venait précisément de lui apporter à réparer. Le directeur du cirque avait dû s'avouer battu. Il s'était montré curieux de connaître le « phénomène ». Songeait-il à l'engager ? Il en avait plaisanté un instant avec le bottier qui lui avait vivement conseillé, le cas échéant, d'engager aussi Maïa, car les deux faisaient la paire.

Mais quand le directeur du cirque avait appris que le propriétaire de ces « étonnants godillots » était un professeur, et de philosophie ! il avait simplement haussé les épaules et parlé d'autre chose.

Trois jours entiers, les souliers du géant étaient demeurés dans cette vitrine, monstrueuse attraction qui, sans doute, avait porté ses fruits en entraînant plus d'un badaud au cirque, mais aussi avait révélé à ceux qui l'ignoraient encore l'existence, quelque part, dans un faubourg de la ville, d'un homme de beaucoup d'esprit, d'un savant, dont les pieds étaient encore plus grands que ceux du géant.

Durant ces trois jours, le bottier était plus d'une fois revenu à l'atelier prendre les souliers de Cripure, afin de les montrer à quelque client qui voulait « se rendre compte par soi-même ». Les souliers étaient ainsi passés de mains en mains. On les avait jaugés, soupesés, mesurés de l'œil et du doigt, comparés à ceux du géant, avec des commentaires où l'apitoiement se mêlait à la moquerie. Les psychologues prétendaient que l'infirmité de Cripure, en l'obligeant à se replier sur lui-même, en avait fait l'homme d'esprit qu'il était et qu'ainsi on pouvait dire qu'il tirait tout son esprit de ses pieds. D'autres, jouant au savant, se grattaient le menton, cherchant quelle maladie pouvait bien engendrer une difformité aussi triste. Quelqu'un ayant prononcé le mot d'acromégalie, on s'était fait expliquer la chose par un pharmacien. Le temps de consulter un dictionnaire de médecine et le pharmacien était revenu chez le bottier reluisant de science. Cette maladie mystérieuse, c'était une glande dite apophyse qui l'engendrait, quand elle fonctionnait mal. Toutes les extrémités : les pieds, les mains, la langue, et autre chose itou, avait ajouté le pharmacien, avec un sourire canaille, se mettaient à croître sans mesure. Ce n'était pas une maladie héréditaire. Elle pouvait se déclarer à n'importe quel âge. On avait vu des gens de vingt-cinq ans en être soudain frappés.

Ils n'en revenaient pas. Cripure était-il atteint de cette maladie avant d'épouser Toinette² ? Depuis ? La maladie s'était-elle déclarée pendant ? Et de rigoler !

Cripure savait tout cela.

1. Maïa, femme laide et sottre, est la compagne actuelle de Cripure.

2. Toinette, qui était mariée à Cripure, l'a quitté pour un bel officier.

QUESTIONS : (6 points)

Après avoir lu attentivement les textes du corpus, vous répondrez aux questions suivantes de façon organisée et synthétique.

1. Que nous disent les éléments vestimentaires présents dans ces quatre textes de leurs propriétaires et des personnages qui les entourent? (3 points)
2. Dans quelle mesure ces textes prêtent-ils à sourire ? (3 points)

TRAVAUX D'ÉCRITURE : (14 points)

Vous choisirez un sujet parmi les trois proposés.

SUJET 1 : Commentaire

Vous commenterez l'extrait des *Lettres persanes* de Montesquieu (texte 1) en vous aidant du parcours de lecture suivant :

- vous analyserez, dans le texte, la mise en valeur des variations de la mode.
- vous étudierez la dimension satirique du texte.

SUJET 2 : Dissertation

L'argumentation directe est-elle le moyen le plus efficace de critiquer l'homme et la société ?

Vous répondrez de manière construite et argumentée en prenant appui sur les textes du corpus, les textes que vous avez étudiés en classe et sur vos lectures personnelles.

SUJET 3 : Écriture d'invention

Vous êtes un objet cher à votre propriétaire. Après vous être présenté, vous dénoncez la manière dont il vous traite et vous utilise. Votre texte sera structuré autour d'arguments précis et illustrés qui ouvriront sur une réflexion de portée générale (maxime, sentence, morale...).